

Dans un premier temps, vous dégagerez les idées essentielles de cet extrait issu des œuvres pédagogiques de Célestin Freinet. Dans un second temps vous chercherez à transposer les idées de l'auteur dans le domaine de l'enseignement musical en vous appuyant sur votre expérience. Enfin vous chercherez à prendre une position personnelle quant aux idées développées par cet auteur et à leurs incidences sur le plan de la pédagogie musicale.

Le principe traditionnel est le même (pour l'étude de la langue) qu'en musique : éviter que l'enfant rédige avant d'y avoir acquis une suffisante maîtrise par l'étude rationnelle des règles grammaticales et syntaxiques. On redoute que les mauvaises habitudes des premiers tâtonnements s'inscrivent définitivement en règle de vie et que l'enfant ne sache pas aller plus avant. Il ne doit donc commencer à écrire des mots que lorsqu'il aura suffisamment appris à tracer les barres d'abord, puis à former ses lettres ; il ne doit pas employer les mots pour exprimer sa propre pensée avant qu'il n'en connaisse le sens formel et l'orthographe. Il ne doit pas se risquer au paragraphe, et encore moins au texte entier avant d'être bien pénétré des essentielles règles syntaxiques. Telles sont les prescriptions officielles, reflet des conceptions dominantes encore en pédagogie.

C'est une conception.

C'est la conception ridicule de l'entrepreneur qui exigerait de son maçon qu'il pose avec une souveraine sûreté la pierre sur l'assise du mortier, alors que tout reste tâtonnement dans la technique la plus parfaite du meilleur des ouvriers. Seulement, ce tâtonnement est de plus en plus rapide et de plus en plus sûr. Le débutant prend une pierre trop grosse, il donne un coup de marteau maladroit et la pierre est maintenant trop petite ; il la pose d'un biais et elle n'est pas en équilibre. Il jette le mortier : la couche est trop épaisse, ou trop faible, ou trop molle, lui, n'a pas supprimé son tâtonnement, mais il l'a perfectionné : son oeil a, dans un éclair, mesuré l'action du marteau ; il a vu la pierre qui convenait et l'endroit précis où devait frapper l'outil pour enlever un dernier éclat indésirable. Il pose la pierre, et un petit coup sec, mesuré, du manche de sa truelle suffit pour qu'elle trouve sa position idéale. (...)

L'école est l'ennemie du tâtonnement. Elle est trop orgueilleuse de posséder la science, la connaissance, et des techniques qu'elle croit éprouvées. C'est en partant de cette perfection supposée qu'elle prétend construire. Elle se tient à un premier étage où l'on nous a transportés, de gré ou de force, ce premier étage où sont étalées toutes les richesses et dispensées les plus prometteuses des possibilités, d'où l'on voit le monde de haut, transformé et faussement idéalisé, où l'on acquiert la dangereuse impression de s'être élevé, par cette ascension matérielle, dans l'échelle laborieuse du progrès humain. Mais l'enfant ne sait pas monter seul l'escalier qui y conduit ; il n'en retrouve point l'accès ; il ne peut en descendre par ses propres forces sans risque d'accident. Il est pris là-haut d'un vertige excitant, certes, mais qui le désaxe par rapport aux perspectives qu'il pouvait entrevoir, ou deviner, de son rez-de-chaussée.

En méconnaissant ce besoin de l'être de monter sans cesse et de croître, l'école s'est privée arbitrairement du plus puissant des moteurs humains. Nous devons rétablir le processus normal, celui du tâtonnement expérimental à tous les degrés. (...)

L'enfant ne se contente pas de dessiner une maison et d'arrêter là l'histoire qu'il avait eu la prétention d'extérioriser sur le papier : il dessine à côté d'autres maisons, des arbres, des enfants qui rentrent et le chien qui aboie. Il ne lui viendra pas à l'idée, pour écrire, de faire une morne page de *i*, puis une page de *o*. Il reproduira à sa façon les graphismes dont il a vu les modèles. Il esquisse d'abord les gestes rapides de votre stylo qui va, vient, tourne comme une fourmi en peine, et s'arrête de temps en temps pour saccader des points. Ah ! ça, les points et les petits traits, ce sera la première conquête de son

graphisme et il en parsèmera sa page. Puis, de ce gribouillage, par imitation toujours, quelques réussites émergeront : voilà un *t* parfait avec sa barre en croix, un *i* au point si appuyé qu'il a troué le papier, un *o* rond à souhait. Premières réussites auxquelles l'enfant sera jalousement attaché, premières marches d'où il repartira avec assurance et dynamisme pour continuer l'ascension.

Peu à peu, tous les signes sortiront ainsi de l'ombre ; le hasard se transformera en réussite, et la réussite reproduite, et systématisée aboutira à la technique. L'enfant écrira déjà toute une ligne, ou toute une page. Puis les mots eux-mêmes se différencieront. Ils seront alors comme des outils vivants, dont on a pénétré le mécanisme et dont on sait maintenant se servir pour raconter soi-même ses histoires. À ce stade, l'enfant ne copie plus ses modèles, il crée. Il a appris, par son tâtonnement, tout à la fois l'écriture et la rédaction.

Les pédagogues, outrés de nous voir reprendre ainsi ce vrai chemin des écoliers, nous conseillent avec véhémence : « Ne laissez jamais les enfants écrire des mots dont ils ne connaissent pas l'orthographe, car ils s'habitueront à des graphismes erronés que vous ne parviendrez plus à corriger. Ne leur laissez employer aucun mot que vous n'ayez au préalable expliqué afin d'éviter les erreurs d'interprétation. En conséquence, bannissez toute rédaction prématurée ; contentez-vous de la copie prudente et surveillée. Ce n'est que lorsqu'il saura écrire correctement un nombre suffisant de mots que l'élève pourra se lancer dans la rédaction d'une courte phrase d'abord, puis d'un paragraphe et enfin d'un récit complet. » Exactement comme si vous préveniez : « Ne laissez pas l'enfant monter seul cet escalier du premier étage, car il risque de buter, de mal poser son pied, de tomber et il buterait ensuite toujours, il tomberait au même endroit, il poserait son pied sans cesse de travers. Attendez qu'il sache monter correctement une marche ; il pourra alors poursuivre son ascension avec un succès assuré. » Mais, comme ce n'est que par l'exercice qu'il peut apprendre à monter marche et escalier, il n'apprendra jamais à monter si vous ne le lâchez dans l'aventure. Et vous voyez alors dans quel cercle vicieux vous vous trouvez, si ridicule qu'on ne saurait concevoir que des esprits sérieux s'attardent encore à voir le problème sous l'angle seul du raisonnement sans considérer la conclusion pratique inéluctable.

Nous nous préoccupons, nous, d'élargir et d'enrichir toujours l'expérience tâtonnée de l'enfant ; pas seulement à ras de terre, mais vers ce premier étage aussi qui l'intrigue et où il voudrait bien accéder. Nous nous contenterons seulement de faciliter et d'accélérer les phases de ce tâtonnement par des exemples vivants et dynamiques que l'enfant imite spontanément, par l'usage d'outils et de techniques qui rendent plus efficaces la réussite et la conquête.

Selon ces principes, notre enfant montera naturellement du barbouillage au dessin, puis à l'imitation des signes graphiques, de mots et de lettres, à l'utilisation de ces mots et de ces signes pour développer, sur des plans toujours plus complexes, l'expérience tâtonnée qui perfectionnera son expression, rendra plus subtiles les relations avec ce milieu jusqu'à atteindre à la perfection dernière qui est la maîtrise exaltante de la langue écrite aux fins de la puissance qui est sa raison d'être.

Célestin Freinet

*Essai de psychologie sensible* - 1950, réédition Le Seuil, 1994, pp 506-509